



Avignon : un mauvais coup de théâtre et un bon coup.

(...) C'est le Théâtre de l'Aquarium. Son directeur s'en va, on n'en cherche pas un nouveau, on lance un appel à projet pour exploiter « l'ensemble immobilier ». Après cette inquiétante nouvelle, une autre réjouissante : « Un jour j'ai rêvé d'être toi », un spectacle du off qui parle de quoi ? De théâtre, bien sûr.

De Vecchiali à Lupa

Nouveau lieu dans la jungle du Off avignonnais, le Théâtre du Train bleu a vite été repéré : programmation choisie, salles agréables et accueil avenant. On y joue du Elisabeth Mazev, du Dennis Kelly, du Lars Noren, de l'Aziz Chouaki ou du Jean-Pierre Siméon, on y adapte Kleist et on y découvre des nouveaux textes. Et puis, nerf de la guerre du Off, il y a les actrices et les acteurs qui peuvent dégommer un texte ou le servir joliment. L'actrice Anaïs Müller et l'acteur Bertrand Poncet, eux, font tout ensemble : l'écriture, le jeu (Pier Lamandé les a dirigés), l'ambiance et même, j'y viendrai, le service après-vente.

Ce ne sont pas des perdreaux de l'année. Elle est sortie de l'école du Théâtre national de Bretagne, il a été formé à l'école du Théâtre national de Strasbourg. Elle a travaillé avec Stanislas Nordey et collabore avec le plasticien et metteur en scène à part qu'est Yves Chaudouet. Il a joué avec Marc Paquien, Macha Makeïeff et tourné avec Christophe Honoré. Ils s'étaient connus avant, dans un conservatoire d'arrondissement parisien ; ils se sont retrouvés au sortir de leurs écoles échafaudant ensemble *Un jour j'ai rêvé d'être toi*. Au départ, *Femmes, femmes*, le sublime film de Paul Vecchiali dont ils pensaient effectuer une adaptation. Il en reste une scène récurrente dans le spectacle. Ils y cernent avec finesse et humour le centre de gravité de tout acteur que résume la formule rimbaldienne « je est un autre », et les troubles identitaires et sexuelles que cela peut entraîner, d'où sans doute le sous-titre du spectacle : « les traités de la perdition » qui doit se décliner en trois volets.

Bon signe, Anaïs Müller et Bertrand Poncet se placent sous la protection bienveillante de Krystian Lupa qu'ils citent : « On ne peut réduire la personnalité d'un individu à son seul caractère, il est aussi son rêve extrême, sa version potentielle non accomplie. »

Soit une table et deux fauteuils de toile comme sur les tournages d'antan avec le nom inscrit au dos : Bert pour lui (Bertrand), et Ange (Anaïs) pour elle. Deux acteurs donc. Qui parlent de rôles à jouer, de panouilles à effectuer, d'acteurs qu'ils admirent et ne détestent pas imiter. Chemin faisant, ils jouent des acteurs qui répètent, jouent, l'un dirigeant l'autre.

Et chemin faisant encore ils jouent avec leurs désirs et particulièrement leur désir de l'autre sexe.

Ainsi, Ange-Anaïs décroche-t-elle le téléphone et, clope roulée au bec, convoquant dans sa voix les accents les plus graves, parle comme Lino Ventura ou Jean Gabin avec du Audiard au menu. Bert-Bertrand, c'est exactement l'inverse. Les lèvres maquillées en rouge tout comme Ange, portant des boucles d'oreilles et le maquillage accentuant la féminité de son regard et de sa démarche, il se rêve tour à tour en femme délurée et en femme fatale.

« Comment était le public ce soir ? »

Ils se délectent en s'en moquant de ce monde qu'ils aiment et auquel ils appartiennent corps et âme. Dans leurs propos passent une actrice comme Valérie Dréville ou un acteur comme Yves-Noël Genod, bon choix. Ils s'amusent de tous les travers du métier : prétention, narcissisme, course éperdue à la notoriété. Un univers dérisoire où l'actrice, l'acteur, à force d'incarner des autres, peuvent déboucher sur ce qu'ils nomment « l'angoisse de ne pas faire partie du réel ». Bref : *Un jour j'ai rêvé d'être toi* est un spectacle aussi joyeux que joueur.

Ils saluent, le public est ravi, mais ce n'est pas fini. A peine sorti de scène, sans quitter sa tenue de jeu, chacun empoigne son fauteuil sous un bras et sous l'autre du matériel son et ils vont dans les rues d'Avignon. Je les ai vus s'arrêter rue des Lices là où le trottoir est assez large. Ils s'assoient dans leurs fauteuils de star et, en pleine rue, l'interview commence : « Anaïs Müller, vous sortez de scène, comment était le public ce soir ? » demande Bert. A la station suivante, les rôles s'inverseront. Ils ne « tractent » pas des flyers, ils ne collent pas d'affiche, ils ne font pas de parade, ils sont acteurs à plein temps, et c'est efficace.

Trois semaines durant, Avignon est un grand théâtre permanent avec ses pantins, ses assassins, ses spadassins, ses moins que rien, ses ministres pas très intègres, ses rois d'un jour, ses utopistes d'un soir alcoolisé, ses courtisans gluants, ses amoureux à tout faire du théâtre et qui en font tout le temps.

Jean-Pierre Thibaudat